

n'aurait pas assuré la situation, c'est-à-dire tant qu'il n'aurait pas retrouvé la trace de Mariquita.

De ce côté, c'était vraiment à jeter sa langue aux chiens ! Malgré ses recherches, il n'en savait pas plus que le premier jour.

La rage tournait chez lui à la mélancolie.

Il vivait comme un homme sur le grill, et qui se retournerait dans l'espoir d'échapper à la douleur intolérable de la cuisson.

C'est dans un de ces moments de désespoir rentré et de fureur impuissante, qu'un des domestiques de l'hôtel, où il continuait à séjourner, pour empêcher les commentaires et les soupçons de la valetaille, lui remit, juste huit jours après les événements que nous venons de rapporter, une lettre portant pour suscription :

MONSIEUR BERNARD,

Intendant de M. le duc de Kandos, à Neuilly.

— Oh ! oh ! Qu'est-ce que cela ? se dit-il avec inquiétude. Qui peut bien m'écrire ?

Il rompit le cachet et lut ce qui suit :

« Si l'intendant Bernard n'a pas oublié une vieille amie, qu'il vienne, demain matin, déjeuner avec elle, à dix heures, à Saint Cloud, hôtel de... »

« Il demandera Mme de Los Rios, et il trouvera celle qui l'attend ! »

« MARIQUITA. »

## XVI

### OU LES SURPRISES CONTINUENT

Ces huit jours n'avaient pas été moins cruels, bien que d'autre sorte, pour Gaston Lapierre.

Depuis la lettre laconique, peu explicite et surtout peu rassurante, que lui avait adressée Mme de Kandos, sur le premier moment, et que nous avons reproduite, dans un chapitre précédent, il n'avait plus eu de nouvelles de la jeune fille.

Qu'était-elle devenue ?

Que signifiait ce silence ?

Où elle était morte ; ou elle ne l'aimait plus !

Voilà ce qu'il répétait sans cesse à sa mère avec un sombre désespoir.

Mme Lapierre lui avait pourtant rapporté son entrevue avec la duchesse.

Elle avait essayé de lui faire partager les espérances qu'elle en avait conçues pour l'avenir de l'amour de son fils.

D'abord, Gaston avait partagé sa manière de voir, jusqu'à un certain point.

Si un grand malheur avait frappé la famille de Kandos, l'éloignement brusque d'Annette et le ton de sa lettre pouvaient, en effet, s'expliquer autrement que par le désir de fuir l'homme qui l'aimait et de rompre les engagements pris dans un premier moment d'enthousiasme.

Mais, en y réfléchissant, il sentait revenir et augmenter ses angoisses.

Si ce n'était que cela, pourquoi ne lui disait-elle pas ?

Pourquoi, si elle l'aimait toujours, après avoir eu assez de confiance en lui, pour lui révéler l'infamie de celui qu'elle croyait son père, se taisait-elle et lui faisait-elle mystère, à présent, des nouveaux événements survenus autour d'elle ?

N'est-ce pas dans le malheur qu'on éprouve le besoin de s'appuyer sur ceux qu'on estime et qu'on aime ?

En tout cas, elle aurait pu lui écrire de nouveau, lui indiquer un rendez-vous !

Elle devait deviner combien il souffrait.

Mais, peut-être, était-elle malade... morte !

Et, avec son imagination de jeune homme et d'amoureux, Gaston se la représentait, tantôt oublieuse, infidèle à son amour ; tantôt sur un lit de douleur, l'appelant en vain, et rendant le dernier soupir, loin de lui, son nom sur les lèvres.

Un petit événement inexplicable avait achevé de troubler Gaston, et avait, du même coup, bouleversé toutes les idées de Mme Lapierre.

Trois ou quatre jours après la visite de la « petite duchesse » alors que Mme Lapierre s'attendait à la voir revenir avec l'ouvrage qu'elle lui avait confié ; alors que Gaston ne quittait plus l'appartement de sa mère, dans l'espoir d'y rencontrer Mme de Kandos, résolu à implorer d'elle quelques éclaircissements que sa mère n'avait osé demander, — on se rappelle pourquoi, — et qu'il se croyait certain d'obtenir, le concierge de la maison monta un paquet à l'adresse de Mme Lapierre.

Cette dernière le reconnut aussitôt.

C'était celui qu'elle avait donné à Joanne, lorsqu'elle était venue lui demander de l'ouvrage.

Elle le défit vivement, en présence de son fils.

Peut-être y avait-il dedans, une lettre, un mot quelconque.

Le paquet ne contenait que l'ouvrage confié.

Et cet ouvrage n'était pas fait !

Où n'y avait pas même touché.

Que signifiait cela ?

Gaston descendit comme un fou chez le concierge, afin de lui demander qui avait apporté ce paquet, et pourquoi il n'avait pas fait monter la personne qui l'apportait.

— Mon Dieu, monsieur Lapierre, répliqua le pipelet, il m'a été remis par un commissionnaire qui est reparti aussitôt.

— Sans rien dire ?

— Pardonnez-moi. Il a dit :

« Veuillez remettre ceci, immédiatement, à Mme Lapierre. »

— Et c'est tout ?

— C'est tout !

Cela devenait incompréhensible.

Rien de plus simple pourtant.

Joanne, à demi-folle, près du lit de son mari agonisant, ne pouvait travailler.

Elle n'en avait ni le courage, ni le temps, passant ses jours et ses nuits à épier ses moindres mouvements, à lui administrer elle-même les remèdes ordonnés par le médecin, ne voulant permettre à personne de la soulager de ces soins pénibles, convaincue qu'elle seule, à force d'amour et de sollicitude, elle pourrait le sauver, s'il devait être sauvé.

Aussi, sans perdre le temps d'y joindre une ligne d'explication, et ne manquant de rien, grâce aux générosités du couple Manouri, qui l'étonnaient, mais qu'elle acceptait, voulant avant tout disputer son mari à la mort, indifférente des moyens, avait-elle renvoyé l'ouvrage donné par Mme Lapierre, en se servant de l'entremise d'un commissionnaire, à qui elle avait recommandé de ne point dire d'où il venait, et de ne pas monter chez la personne à qui l'envoi était destiné.

Pour ceux qui ignoraient ce qui se passait, cette conduite devait paraître inexplicable, et l'on comprend ce qu'elle ajouta aux angoisses de Gaston et de sa mère.

De plus, celui-ci avait osé remarquer, plusieurs fois, lorsqu'il sortait, qu'il était suivi... et suivi par Louis Olermont.